

Études littéraires africaines

LEGUY Cécile, *Le proverbe chez les Bwa du Mali. Parole africaine en situation d'énonciation*, Karthala, 2001, 323 p.

Jean Derive



Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041889ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041889ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Derive, J. (2001). Review of [LEGUY Cécile, *Le proverbe chez les Bwa du Mali. Parole africaine en situation d'énonciation*, Karthala, 2001, 323 p.] *Études littéraires africaines*, (11), 35–38. <https://doi.org/10.7202/1041889ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

la relation mère -fils ou mère -fille sont particulièrement intéressantes. De même certains contes proposent une vision de l'amour instable, précaire : la femme peut quitter son mari à la vue d'un autre homme : "l'amour agit comme une force dont il faut se méfier (p. 168)". Nous sommes loin ici d'une vision consensuelle de la société. C'est le conte du marabout qui a mangé du chien, poussé par sa femme qui réclame des preuves d'amour qui sont autant de transgressions d'interdits alimentaires, mais invitent à la modération dans l'engagement amoureux. Il y a dans la collecte même une dynamique des séances qui fait que certains thèmes, par exemple liés à la sexualité, se retrouvent tous lors d'une même séance. Elles jouent un rôle central pour la fille, devenant pour elle une épreuve initiatique dont Goggo peut parler à bon droit.

La question qui domine la lecture est bien celle de l'originalité d'une vision du monde "centrée sur les relations interindividuelles", inscrite dans les valeurs d'une société, mais produisant une représentation de ce monde, de ses désirs, de ses frustrations : ces histoires qui racontent la vie, "la maîtrisent", dit très bien Ursula Baumgardt, et ainsi, elles exercent une fonction "structurante au niveau de l'identité culturelle". En somme ces histoires "courtes" rattachables à une conteuse posent la question centrale de l'auteur littéraire : le travail d'Ursula Baumgardt montre excellemment comment dans le médium oral se forme, à partir d'expériences originales, dans une société donnée, une vision originale qui trouve une forme acceptée pour dire des choses neuves. Notons qu'il est un peu surprenant de lire page 21 que "les questions relevant de la standardisation de la langue et de l'orthographe ne sont pas tranchées", mais cela n'a pas d'influence sur le travail, ou plutôt pose implicitement une question : les logiques de standardisation, de production d'une langue "littéraire" écrite, ne sont pas ici à l'œuvre mais un personnage comme Goggo, dont l'expression et l'expérience originales trouvent ici à se raconter, n'est-elle pas exactement le prototype de ce que serait une "écrivaine" dans une langue standard ? Voilà une question qui mérite débat et que tout le beau livre d'Ursula Baumgardt m'incite à poser ! En assumant son répertoire, en le signant, Goggo Addi entre dans la littérature, alors qu'en acceptant de n'être plus qu'un produit de "marketing", sa compatriote (?) Calixthe Beyala en sort...

■ Alain RICARD

MAL

■ LEGUY CÉCILE, *LE PROVERBE CHEZ LES BWA DU MALI. PAROLE AFRICAINE EN SITUATION D'ÉNONCIATION*, KARTHALA, 2001, 323 p.

Outre le titre, qui donne des indications sur la culture de référence, les Bwa du Mali, une société située à l'est du pays, près de la frontière du Burkina Faso, ainsi que sur l'objet culturel qui va y être étudié, le prover-

be, c'est le sous-titre, "Parole africaine et situation d'énonciation", qui témoigne surtout de l'intérêt et de la véritable originalité de cet ouvrage d'une jeune ethnologue qui a choisi de centrer ses recherches sur les traditions orales. Ne manquent pas en effet les travaux sur les proverbes de telle ou telle société de culture orale, en Afrique noire ou ailleurs, qui, à partir d'un corpus artificiellement recueilli, en proposent une étude thématique et/ou morphologique.

Mais le proverbe est un genre qui s'accommode mal de cette décontextualisation, car s'il peut avoir en lui-même un signifié, il n'a de sens qu'en situation d'énonciation et ce qui importe dans la communication, c'est sa valeur d'emploi. Quelques chercheurs ont déjà mis en évidence ce type de parole comme une parole essentiellement circonstancielle et, dans le domaine africaniste, Jean Cauvin a ouvert magistralement la voie avec son étude sur le proverbe minyanka. C'est cette voie dynamique que suit Cécile Leguy, sans toutefois être prisonnière d'aucun cadre tracé par ses prédécesseurs. Son ouvrage n'est donc pas un volume de plus proposant une sorte de muséographie figée du proverbe dans une société donnée. Le but de ses enquêtes, plutôt que de lister artificiellement des proverbes comme de simples textes issus d'un répertoire de la littérature orale, a donc été de les saisir comme des actes de parole dans le cadre de l'interlocution, ce qui a impliqué de privilégier une collecte en situation naturelle où les proverbes apparaissent dans leur contexte d'émission. Les éléments de ce contexte verbal et paraverbal ont été pris en considération à la fois sur le terrain et dans l'analyse dont rend compte le développement.

Avoir une telle ambition suppose une intimité profonde avec la culture dont on parle, que seul un séjour prolongé sur place peut permettre. Une collecte de proverbes en situation d'énonciation exige en effet beaucoup plus de temps et d'attention qu'une collecte artificiellement provoquée. Elle peut toutefois être favorisée par une politique d'enquête particulière. Tout d'abord le repérage de circonstances susceptibles de privilégier l'émission d'énoncés de ce genre. Ainsi les cours familiales où les femmes qui ont préparé de la bière de mil tiennent "cabaret", selon l'usage local du français, les soirées et veillées où l'on se retrouve pour bavarder ou pour honorer une fiancée, les discussions sous le hangar à l'occasion de divers travaux domestiques ou artisanaux... Ensuite par la recherche de la compagnie d'individus réputés dans le groupe comme de grands diseurs de proverbes.

Cécile Leguy a pointé et cultivé la fréquentation de ces situations et de ces interprètes. C'est ainsi qu'elle a pu se constituer un corpus de quatre cents proverbes récapitulés en annexe à la fin du volume et présentés selon leur ordre d'apparition au fil du développement de l'ouvrage. Tous font en effet l'objet à un moment ou à un autre d'un commentaire. Cette sélection, si l'on en croit l'auteur, n'est qu'une petite partie du répertoire proverbial dont se servent les Bwa pour charpenter leur discours quotidien. Mais l'intérêt majeur de ce corpus n'est pas d'être exhaustif mais

bien plutôt d'être vivant parce que les énonciateurs y sont toujours individualisés et saisis dans leur vécu.

Dans une étude portant sur les proverbes tels qu'ils surgissent spontanément dans le discours, il est nécessaire de présenter le contexte général de leur énonciation et c'est ce à quoi s'attachent les trois premiers chapitres de la première partie, "Contexte socioculturel de l'énonciation et méthodologie de l'enquête", le quatrième étant plus spécifiquement consacré à la méthodologie de l'enquête. Dans l'économie générale de l'ouvrage, cette présentation de la société boo (sg. de bwa) n'apparaît pas comme un excursus conventionnel correspondant à l'exécution d'un rite obligé dans toute étude ethnolinguistique. Il s'agit d'une description déjà fonctionnelle et orientée en fonction du projet général, en ce sens qu'il y est mis en évidence que le mode de vie des paysans bwa n'est pas étranger à leur goût pour l'usage du mode implicite et pour le discours proverbial en particulier et que sont mis en valeur les éléments culturels importants pour comprendre certains proverbes convoqués par la suite.

La deuxième grande partie du volume, "Le proverbe et la parole", est encore si l'on veut une partie préparatoire à l'analyse proprement dite des proverbes du corpus dans la mesure où, en trois chapitres, elle a pour fonction de situer l'énoncé proverbial dans un système général de représentation de la parole et de la communication où la prise de parole, comme dans toute société de culture orale en Afrique, obéit à un rituel compliqué. Progressivement, en mettant en lumière la spécificité de cette parole elliptique et détournée qu'est le proverbe, l'auteur y définit la spécificité du genre, summum du "bien parler" chez les Bwa, et ses fonctions dans la culture verbale en s'appuyant sur de multiples illustrations. De très nombreuses notes, en particulier dans le chapitre 2, témoignent de la profondeur et de la minutie des investigations de l'auteur qui prend soin de nous donner tous les éléments nécessaires à la compréhension du système culturel autochtone.

Mais le cœur même de l'étude de Cécile Leguy est représenté par la troisième partie de l'ouvrage, "Le proverbe dans le cadre de l'interlocution", où l'énoncé proverbial est analysé dans le contexte où il se dit quotidiennement. Le premier chapitre de cette dernière section envisage ce que signifie "faire l'expérience du proverbe", aussi bien pour l'émetteur que pour le récepteur, tandis que le second prend en compte les différentes modalités d'intervention de ce type d'énoncé dans la communication : référence à une situation, réponse à un autre proverbe, joutes proverbiales. Ce chapitre étudie aussi la relation de certains proverbes avec des fables dont ils sont issus. Le dernier chapitre, qui s'interroge sur ce qui fait la sagesse du proverbe, retient les propriétés suivantes : l'étonnement de l'émetteur comme du récepteur par ce qu'un tel énoncé provoque de rupture discursive et la gymnastique intellectuelle que suppose la mise en relation de la situation vécue avec la situation métaphorisée par le proverbe.

Tout au long du développement, le parti pris de l'étude a été de ne jamais partir des proverbes mais des situations qui leur ont donné naissance dans une circonstance donnée. Celles-ci se déroulent comme un catalogue logiquement articulé, appelant chaque fois ces formules proverbiales dont on saisit ainsi au moins une des valeurs d'emploi. Au bout du compte, cette recherche nous montre que, chez les Bwa, la maîtrise de l'art du proverbe est nécessaire pour pouvoir se situer dans l'ordre du pouvoir et du savoir au sein de la société. On peut même dire à la limite que le conditionnement culturel du Boo depuis qu'il apprend à communiquer rend presque impossible qu'il ne s'exprime pas par proverbes en certaines circonstances : "Quel est le taon qui peut trouver du sang sans le boire ? (151)". Sans doute est-ce là un axiome largement valable pour toute société de tradition orale en Afrique.

Le livre de Cécile Leguy intéresse naturellement au premier chef le secteur de la recherche en parémiologie. Il a toutefois, nourri qu'il est des réflexions de théoriciens de la communication, Gumperz, Kerbrat-Orecchioni, Meschonnic..., une portée plus vaste que son auteur ne paraît même pas soupçonner. En effet, lorsqu'elle expose sa méthodologie, elle semble opposer le proverbe, au nom de son emploi nécessairement circonstanciel, à ce qu'elle appelle les œuvres de littérature orale, suggérant ainsi implicitement que celles-ci pourraient être déconnectées de leur énonciation naturelle sans dommage. Si effectivement la contextualisation est une exigence particulièrement impérative pour le genre proverbial, les dernières tendances de l'ethnolinguistique rappellent qu'elle est aussi importante pour tous les genres : il en existe souvent bien d'autres qui sont des énoncés circonstancielles appelés par une situation. En outre, un conte, une devinette, un chant prennent aussi une signification particulière dans l'environnement verbal où ils apparaissent au cours d'une séance et la collecte naturelle est toujours préférable à la collecte artificielle. La démarche suivie par Cécile Leguy peut donc constituer une référence pour toute étude d'un genre dans une culture orale : "Si le balafon est bon, il appelle les danseurs".

■ Jean DERIVE